Ami du Clergé du 18 mars 1954

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Plans d'homélies sur les Collectes. — **XX.** 3e Dimanche de Carême : La protection divine ; Joseph le patriarche, 81. — **XXI.** 4e Dimanche : Interlude de joie, 82. — **XXII.** Dimanche de la Passion : Besoins et dangers de l'Eglise, 84.
Notre-Dame de toute l'année. — L'Annonciation : « Je vous salue, Marie... », 85.
Retraite mariale pour religieuses. — VI. Le Rosaire, école de perfection, 87.

PLANS D'HOMELIES SUR LES COLLECTES

XX

3e Dimanche de Carême

ENCORE LA PROTECTION DIVINE :
JOSEPH LE PATRIARCHE

Nous vous en supplions, Dieu tout-puissant,
regardez nos humbles prières
et pour nous protéger étendez le bras de votre Majesté.

En bref : **Protégez-nous, Dieu tout-puissant.**

Notre collecte rend à peu près le même son que celle des deux dimanches précédents. L'Eglise qui prépare les catéchumènes au baptême, connaît leur faiblesse et elle insiste auprès de Dieu pour qu'il mette la rallonge de son bras tout puissant à l'indigence de ses fils. Sans doute leur a-t-elle conté la belle histoire de Jacob, et, aujourd'hui, celle de Joseph, convaincantes illustrations des merveilles opérées par Dieu pour secourir et sauver ses serviteurs. Pour donner de la variété à nos homélies, nous allons en emprunter la matière au livre de la Genèse, que le bréviaire offre, au temps de la Septuagésime, aux prêtres et aux moines. Considérons comment Dieu a tiré de bien grands dangers l'un des derniers fils de Jacob, pour en faire le permier personnage d'Egypte, après le Pharaon.

I. — *Joseph vendu par ses frères*

Joseph, l'avant-dernier des fils de Jacob, et l'un des plus chers, car il avait été donné sur le tard à sa femme très aimée, Rachel, était un très aimable garçon d'une rare intelligence et que, de très bonne heure, l'Esprit avait visité. Dieu lui avait fait voir en songe sa grandeur future ; Dieu n'a jamais méprisé ce moyen de communiquer avec ses élus (cf. Vie de S. Jean Bosco, Ste Jeanne-Antide Thouret). Mais le jeune homme n'eut qu'un tort, qui fut de faire part à ses frères de ces visions trop flatteuses. Ils n'étaient que trop jaloux déjà de ce cadet, l'objet des prédilections de leur vieux père. Ils le lui firent bien voir.

Un jour que Joseph était allé prendre des nouvelles de ses frères, ceux-ci résolurent de le supprimer : « Voilà l'homme aux songes : tuons-le et jetons-le dans une citerne, nous dirons qu'un fauve l'a dévoré ». (Les lions n'étaient pas rares dans la contrée.) Ils avaient la jalousie tenace et ne lui pardonnaient pas le songe où il avait vu sa gerbe adorée par leurs gerbes. L'enfant était sans défense, loin de son père, dans la solitude. Mais Dieu veillait et voici « qu'il étend une première fois son bras tout puissant » sur la faiblesse de son élu. L'aîné, Ruben, suggéra de le jeter vivant dans une citerne asséchée, histoire de rire. Et, l'occasion se présentant sur cette route des caravanes, ils vendirent leur frère à des Madianites qui allaient en Egypte. Ils enverraient ensuite au père la robe de Joseph trempée dans le sang d'un bouc pour lui faire croire qu'un fauve l'avait dévoré. Et voilà qui va commander durant plusieurs siècles le sort des Israélites. La sagesse de Dieu voit plus loin que l'œil de l'homme.

II. — *Grandeur et décadence de Joseph*

D'abord tout réussit à Joseph ; vendu au « chef des gardes du Pharaon », Putiphar, il gagne les bonnes grâces de son maître, qui, « voyant que le Seigneur était avec lui », le mit à la tête de sa maison et lui confia tous ses biens, lesquels profitèrent de la bénédiction qui était sur Joseph.

C'était trop beau ! Le jeune intendant ne plut que trop à la femme de son maître, qui lui fit d'infâmes propositions. Lui, se dressa dans la fierté de sa vertu, et se refusa de « pécher contre Dieu ». L'affreuse femme se vengea en intervertissant les rôles, et présenta à son mari le manteau que Joseph avait abandonné entre ses mains. « Vois, il a voulu m'entraîner dans l'infidélité. J'ai crié ; il s'est sauvé en m'abandonnant son manteau. » Fureur du mari qui, sans autre forme de procès, fait jeter Joseph en prison.

Si Dieu n'intervient pas, il est perdu. Mais Dieu veille. Et voici qu'il lui fournit le moyen de ressaisir sa chance en interprétant les songes d'abord de deux officiers de la couronne, emprisonnés avec lui, puis ceux du Pharaon lui-même.

III. — *Une carrière magnifique*

Vous savez comment le prisonnier sut interpréter les songes de ses co-détenus. Sa renommée alla jusqu'au Pharaon, qui avait été visité par des songes inquiétants. Vous vous souvenez de l'histoire des vaches maigres qui mangent les vaches grasses... Après des années de prospérité, viendraient des temps de disette. Il fallait donc stocker le blé des années prospères pour nourrir le peuple quand serait venue la famine. Le prisonnier étranger, si bon devin, fut promu vizir, avec pleins pouvoirs pour prendre les mesures utiles. Magnifique revanche de la Providence !

IV. — *Le rôle providentiel de Joseph*

Il lui en est due une plus éclatante : celle qu'il va remporter sur ses frères.

La famine qui sévit en Egypte se fit sentir en Chanaan. La famille de Jacob tourna ses regards vers le grand pays qui était riche en grains. Voilà donc les persécuteurs de Joseph amenés par Dieu aux pieds de ce frère, qu'ils avaient tout fait pour perdre et qui, sans qu'ils le reconnussent, sous ses atours égyptiens, allait être leur bienfaiteur. (Rappeler ici ces scènes touchantes où le jeune vizir, avant de se faire reconnaître, met les fils de Jacob à l'épreuve ; comment il se dévoile et les comble de bienfaits.)

Une telle aventure dépasse l'horizon de cette famille. C'est tout un peuple, le peuple du Messie, dont les destinées sont fixées pour plusieurs siècles par le favori de la Providence : « C'est pour vous conserver la vie que Dieu m'a envoyé devant vous ;... pour qu'il subsiste un reste de votre race dans le pays... **Ce n'est donc pas vous qui m'avez expédié ici, c'est Dieu.** Il m'a élevé au rang de « père » du pharaon et de gouverneur de toute l'Egypte... (Gen., XLV, 3).

Voilà le dernier mot de cette merveilleuse histoire ; croyons-en l'Esprit-Saint lui-même (Sap., X, 13-14) :

La Sagesse n'a pas abandonné le juste vendu
mais le préserva du péché
Elle descendit avec lui dans sa prison
et ne le délaissa pas dans ses chaînes,
Jusqu'à ce qu'elle lui eut apporté le sceptre de la [royauté
et la puissance sur ceux qui l'avaient opprimé.

C'est donc, en définitive, pour répondre aux prévenances divines et se montrer digne de sa vocation que le puissant vizir installa tous les siens, avec son vieux père, qu'il eut la joie de revoir, dans cette terre de Gessen, en bordure des terres cultivées du delta, où ces nomades pouvaient vivre avec leurs troupeaux sans gêner les Egyptiens. Ils y prospérèrent si bien que, plusieurs siècles plus tard, ils donnèrent ombrage au Pharaon d'une nouvelle dynastie et furent réduits en servitude. Mais alors, Dieu, de nouveau, interviendrait en leur envoyant Moïse.

V. — *Acte de foi dans l'assistance divine*

Ce que Dieu a fait pour Joseph, ne le fera-t-il pas pour nous, aujourd'hui ? Sans doute le patriarche avait à jouer, dans les destinées d'Israël, un rôle de premier plan. Et il n'est pas douteux que, au cours de l'histoire de l'Eglise, les interventions secourables de la Providence semblent réservées avant tout à ces saints qui eurent la responsabilité de la conduite du peuple chrétien, ou de la création de quelque institut religieux où Dieu ranimerait la flamme de son amour.

Mais le Christ nous a si souvent affirmé que « pas un cheveu de nos têtes ne tomberait sans la permission du Père céleste ! » Ne portons-nous pas chacun, dans les replis de notre âme, les destinées de l'Eglise ? N'avons-nous pas à la construire pour notre part ? Quels que soient les dangers qui nous menacent, nous sommes en sûreté, parce que « le Seigneur nous abrite sous son aile ».

Prions donc avec une confiance inébranlable ce Dieu très bon, qui a voulu lier le sort de son Eglise avec notre sort à chacun. Toujours menacée par la méchanceté ou l'aveuglement des hommes, cette Eglise sort rajeunie de chaque épreuve et, avec elle, ce sont tous ses enfants qui triomphent. Comme Joseph, sa vengeance est de multiplier le pardon et les bienfaits et de sauver ceux qui s'acharnaient à la perdre. N'attendons pas du bras divin de grandes prospérités matérielles. Il ne peut nous dispenser de la grande loi de l'épreuve.

Voyez l'autre Joseph, le père nourricier de Jésus, à qui l'Eglise se plaît à appliquer tant de traits relevés dans l'histoire du fils de Rachel. N'a-t-il pas connu des heures bien sombres ? Mais Dieu veillait sur lui et l'a « conduit par de droits chemins ».

Ainsi fera-t-il de chacun de nous, pourvu que nous ayons l'humilité de nous confier à la protection de son bras tout-puissant. « **Si Deus pro nobis, quis contra nos ?** » (Rom., VIII, 31).

XXI

4e Dimanche de Carême

INTERLUDE DE JOIE

Faites Seigneur que, justement affligés à cause de nos fautes, nous reprenions haleine dans la consolation de votre grâce.

En bref : « **Laissez-nous respirer !** »

I. — *Introduction*

Le Dimanche de **Lætare,** appelé aussi « Dimanche de la **Rose** » est un précieux répit dans la pénitence austère du Carême. Pour nous mettre dans l'atmosphère de la collecte, commentons rapidement ces deux appellations traditionnelles.

1. — Dimanche de « Lætare ». « Réjouis-toi Jérusalem ». Que vient faire cette invitation d'Isaïe (LXVI, 10-11) au beau milieu de notre Carême ? C'est qu'autrefois, à pareil jour, le peuple chrétien de Rome se réunissait dans une basilique dont Ste Hélène avait fait comme une Jérusalem en miniature. Elle y avait fait transporter de la terre prise sur le mont Calvaire et avait placé, dans le Temple élevé comme en terre sainte, d'insignes reliques de la Passion, entre autres l'inscription clouée sur la croix : I. N. R. I. D'où le titre de cet insigne édifice : « **Sainte-Croix de Jérusalem** », et les paroles d'allégresse du chant d'entrée d'aujourd'hui :

Réjouissez-vous avec Jérusalem et trouvez-y votre joie
Vous tous qui l'aimez ;
Soyez consolés d'allégresse avec elle
Vous tous qui en portez le deuil, etc.

A qui est promise cette consolation ? A l'Israël spirituel qui grâce à la Passion et à la Résurrection du Christ, tout proches, va être comblé d'une consolation, avant-goût des joies de la Jérusalem céleste. Ces perspectives sont bien faites pour ranimer notre courage dans la montée du Calvaire.

2. — « Dimanche de la Rose ». Nos ornements sont (ou pourraient être) **roses.** Ils rappellent la gracieuse cérémonie au cours de laquelle, dès Léon **IX,** à pareil jour, le pape bénissait une rose d'or, dont ensuite il faisait hommage à quelque prince ou princesse qu'il voulait honorer.

« Sanctifiez, chantait-il, cette rose que nous devons porter aujourd'hui en signe de joie spirituelle afin que le peuple qui vous est consacré (...) représente d'un cœur sincère les joies de cette Jérusalem d'en haut, qui est notre mère. Donnez à votre Eglise un contentement véritable et parfait (...) afin que cette même Eglise vous offre le fruit des bonnes œuvres, marchant à l'odeur des parfums de cette Fleur qui, sortie de la tige de Jessé (notez le symbolisme) est appelée... le lys de la vallée et qu'elle mérite de goûter une joie sans fin, etc... ».

Voilà qui nous met bien dans l'ambiance de cette collecte où nous quêtons les consolations de la grâce, pour souffler un peu, au milieu du Carême.

II. — *Notre juste affliction*

1. — Inlassablement, l'Eglise met en relation souffrance et péché. L'un entraîne l'autre. Nous sommes affligés « **ex merito actionis nostræ** », ce qui peut se traduire : « c'est à juste titre que nous sommes affligés » ; notre action est trop souvent un comportement anarchique. Elle viole la loi divine, qui devrait toujours nous guider vers la joie du ciel. Elle nous expose donc à la manquer. Cela, par notre faute. Alors, s'il survient quelque événement, déboire, insuccès, maladie, etc., nous pouvons bien dire : « nous ne l'avons pas volé ».

2. — Mais gardons-nous d'établir un lien fatal entre nos fautes et nos tribulations. Ainsi avaient fait les amis de Job qui ne comprirent rien au cas du saint homme :

Ceux qui labourent l'iniquité, déclare doctoralement [Eliphaz,
ceux qui sèment les souffrances les récolteront [(Job, IV, 7).

Est-ce à cause de ta piété que Dieu te punit
et qu'il entre en jugement avec toi ?
Ta malice n'est-elle pas énorme ? etc. (Job, XXII, *passim*).

Ce qui revient à dire : « faut-il que tu sois un grand criminel pour souffrir à ce point ! » Sagesse trop courte de l'âme juive qui, jusqu'aux approches de l'ère chrétienne, ne conçoit la souffrance que sous l'angle du châtiment. Il faudra bien du temps encore pour que mûrisse la sublime leçon du « Serviteur de Jahwé », le Juste immolé pour nos péchés, exalté à proportion de son épreuve.

Ne nous hâtons donc pas d'appliquer dans toute sa rigueur les principes invoqués par les amis de Job pour le condamner impitoyablement. Le pire châtiment de l'impie, c'est peut-être sa prospérité. Rien n'est plus inquiétant que la tranquillité du pécheur : « Nous avons péché et qu'en est-il advenu de fâcheux pour nous ? » Craignons ce calme, précurseur de la tempête finale.

Ne voyons pas non plus dans nos souffrances un signe de la colère de Dieu. Il est des épreuves qui sont des signes indubitables de la prédilection divine. Quel saint n'en a reçu, dans les traverses de sa vie, le gage douloureux mais certain ? Alors ne faudrait-il pas traduire notre texte avec une liberté qui en dégage la richesse ? « Nous nous affligeons nous-même, pour faire bonne justice de nos fautes ». Nous faisons pénitence, **comme il se doit.** Mais « alors, Seigneur, laissez-nous souffler (respiremus) » et accordez-nous aujourd'hui quelque consolation spirituelle. C'est ce qu'il faut à présent considérer.

III. — *Que votre consolation nous permette de souffler*

Cette consolation, l'Eglise nous la fait espérer, nous la garantit dans la liturgie de ce Dimanche de la Joie. Mais ici encore gardons le sens exact de la doctrine.

1. — **Il est de fausses consolations.**

— **a)** D'abord celles que le Christ maudit (Luc, VI, 24) : « Malheur à vous, les riches, car vous avez votre consolation ! Malheur à vous, les repus d'aujourd'hui, car vous aurez faim. Malheur à vous qui riez à présent, car vous connaîtrez le deuil et les larmes, etc. »...

— **b)** Ensuite, et pour étendre cette sévère leçon du Maître, ne faut-il pas alléguer l'auteur de l'Imitation qui nous détourne de chercher nos consolations dans la créature ?

« Tu ne peux, ô mon âme, trouver de soulagement véritable et de joie sans mélange qu'en Dieu qui console les pauvres et relève les humbles.

La vraie consolation est celle que la vérité fait sentir intérieurement.

L'homme pieux porte avec lui partout Jésus, son consolateur et lui dit : Seigneur Jésus, soyez près de moi en tout temps et en tout lieu.

Que ma consolation soit d'être volontiers privé de toute consolation humaine ».

2. — La vraie consolation, c'est donc celle que Dieu lui-même accorde à notre âme en la soutenant dans l'épreuve avec les douceurs de sa grâce.

S. Paul ne l'appelle-t-il pas « le Dieu de toute consolation ? (II Cor., I, 3). Nous savons que la source en est dans l'Ecriture (Rom., XV, 4). Car c'est dans les livres saints, « tout ce qui a été écrit l'a été pour notre instruction afin que par la persévérance et la consolation que donnent les Ecritures, nous possédions l'espérance ».

Ouvrez le livre de **Judith,** si réconfortant autrefois pour Israël dans ses épreuves nationales, et aujourd'hui, pour l'âme qui saisit son sens spirituel. Ozias avait adopté une politique défaitiste. Sous trois jours, s'il ne recevait pas de renfort, il devait livrer Béthulie. Judith proteste avec toute l'énergie de sa foi. « Le Seigneur (que nous avons offensé) est patient. Faisons donc pénitence et par nos larmes, demandons-lui son pardon. Prions le Seigneur dans les larmes de nous accorder sa miséricorde comme il voudra, afin que nous trouvions grâce dans notre humiliation. Attendons humblement sa consolation et il vengera notre sang des malheurs que nous causent nos ennemis... » Il faudrait pouvoir citer en entier l'admirable discours de cette femme forte, qui, en attendant le secours divin, va payer de sa personne avec une chaste hardiesse et abattre de sa main la tête d'Holopherne.

Or, en notre cas, ce n'est pas, du moins exclusivement, une délivrance temporelle que nous attendons pour notre consolation, encore qu'à point nommé, Dieu sache envoyer une Jeanne d'Arc... Ce qui importe et que Dieu peut toujours nous accorder, parce que, sur le plan spirituel, la voie n'est pas encombrée d'obstacles comme dans l'ordre temporel, c'est **la consolation d'une présence qui nous exalte et nous réconforte,** parce qu'elle est la présence du plus tendre amour. Relisez la suave prophétie d'Isaïe, toujours de saison pour chacun de nous (Is., XL, 1 sq.) :

« Consolez, consolez mon peuple et lui dites : Voici le Seigneur qui vient avec puissance, comme un berger il fait paître son troupeau. ...Il porte les agneaux dans les plis de son manteau, il mène doucement les brebis qui allaitent. ...Le Seigneur rend les forces à l'homme accablé.

Ceux qui comptent sur le Seigneur renouvellent leurs forces. Il leur pousse comme des plumes d'aigle... ».

Voilà qui vaut pour toutes les âmes, en quelque difficulté qu'elles se trouvent. Ne reconnaissez-vous pas, dans ces accents si tendres, une des sources de la doctrine de Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus ? Elle allait droit à des lignes comme celles-ci : « Comme un enfant que console sa mère, vous serez consolé dans Jérusalem » (Is., LXVI, 13).

Il serait facile de voir, dans ce dernier trait, comme une invitation de l'Esprit-Saint à chercher **dans l'Eglise** la consolation qui jamais ne déçoit parce que c'est celle même de Dieu. Siméon attendait « la consolation d'Israël ». Où l'a-t-il trouvée ? Dans le Temple. Mais Jésus n'a fait qu'y passer. Tandis qu'il « est avec nous », les membres de son corps, tous les jours, jusqu'à la fin du monde. Dans cette Eglise, qui est son corps mystique, comme le chante la liturgie de la Dédicace, « qui cherche trouve, qui demande reçoit ».

* *

Vous tous qui êtes dans la peine, et pour qui c'est toujours carême, parce que vous jeûnez de toutes les affections humaines et même des ressources les plus indispensables à la vie de votre corps, venez donc au Christ et il vous donnera les consolations de sa grâce, c.-à-d. de son amour. « Bienheureux vous qui pleurez, car vous serez consolés ». Bienheureux, aussi, en ce temps où les enfants peuvent mourir de froid, faute du plus modeste logis, oui, bienheureux ceux qui consolent les petits, les pauvres, en les recueillant, en les réchauffant, les logeant, la plus douce des consolations, c'est d'oublier sa misère pour consoler celle des autres...

XXII

Dimanche de la Passion

BESOINS ET DANGERS DE L'ÉGLISE

Père tout-puissant, ayez soin de votre famille ; prenez en charge ses besoins matériels ; gardez-la des dangers spirituels.

En bref : **Seigneur, protégez votre Eglise.**

Nous voici dans le temps liturgique de la Passion. Statues et croix sont voilées de violet. L'Eglise prend le deuil, car elle arrive au jour anniversaire de la mort de son chef, N.-S. J.-C. Dans l'épître d'aujourd'hui S. Paul nous rappelle la valeur rédemptrice de la Passion. Dans l'évangile S. Jean rapporte une de ces discussions de Jésus avec les « Juifs » où se fait jour une haine qui va s'exaspérant jusqu'au meurtre du Messie. Dans les chants qui suivent la lecture de l'épître, le Christ, par la voix des psalmistes, appelle son Père à l'aide : « Délivrez-moi... les pécheurs ont travaillé sur mon dos. » Cet appel, l'Eglise, qui est le Christ continué, le fait sien aujourd'hui. Elle demande au Père très bon de « **prendre en charge** les besoins de la grande famille chrétienne et de la garder contre les dangers spirituels ».

Réfléchissons sur ces besoins et ces dangers.

I. — *Les besoins matériels de l'Eglise*

L'Eglise est une société d'âmes incarnées, et c'est à travers notre corps que le fruit de la Rédemption atteint notre âme : la Foi, explique S. Paul, vient par les oreilles. La renaissance spirituelle nous est efficacement signifiée par l'eau qui coule sur nos membres. Le Christ se donne sous l'apparence d'un pain que nous devons manger. Voilà pourquoi la petite église paroissiale, comme la grande Eglise catholique a besoin, pour assurer à ses membres la lumière et la vie du Christ d'un ensemble de moyens matériels que les chrétiens doivent assurer par leur générosité. Faisons-en le bilan sommaire.

— 1° **Les besoins du clergé.** Ce n'est pas à moi, parlant à des « fidèles », à vous rappeler que le premier besoin de vos âmes c'est le **prêtre.** « Laissez 20 ans une paroisse sans curé, disait S. Jean-Marie Vianney et on y adorera des bêtes ». C'est un fait que, même les non pratiquants ont besoin du prêtre vivant parmi eux. Ils ne s'en servent guère, mais sa présence est pour eux comme une garantie que, s'ils en ont besoin, ils trouveront auprès de lui l'aide, le réconfort et la consolation.

Or, vous le savez : le prêtre doit être tout à tous et servir tous les besoins de votre âme (et parfois, ceux même du corps). Il faut donc que la subsistance lui soit assurée, sans qu'il lui soit nécessaire de pratiquer un métier, qui l'absorberait tout le jour. Au temps de la Séparation, il avait semblé à certains que le curé pourrait exercer une profession : horloger, ou toute autre activité artisanale qui lui permettrait de garder la résidence. L'expérience a prouvé que c'était utopie et que tout le travail entrepris par un pasteur d'âmes pour gagner son pain quotidien était pris sur le temps qu'il **devait** à ses ouailles. Avec les nécessités actuelles d'apostolat, un prêtre qui est chargé de plusieurs paroisses, n'a pas trop de tout son temps pour exercer un ministère de plus en plus exigeant.

C'est la raison d'être de ce « denier du culte », qui, malgré une générosité croissante de la part des fidèles, permet à peine aux évêques d'assurer à leurs prêtres une subvention mensuelle atteignant, dans certains diocèses, **à peine six à huit mille francs...** Même en y ajoutant les offrandes qui lui sont assurées à l'occasion d'une messe, d'un mariage, d'un enterrement, nous sommes loin du salaire d'un manœuvre. Est-ce digne de ceux qui, pour se préparer à vous servir, ont dû faire des études aussi poussées que celles du médecin, de l'avocat, de l'ingénieur ?

Pourtant, avez-vous entendu beaucoup de plaintes de ces prêtres besogneux ? Ils savent bien que ce n'est pas pour s'assurer une situation lucrative qu'ils ont si longtemps peiné sur des livres et que leur honneur est de **servir le Christ** dans la personne de leurs ouailles. Mais encore faut-il que vos offrandes, cet « impôt du sanctuaire », ne tarissent pas.

Assurer la vie matérielle de vos prêtres c'est évidemment le plus urgent. Mais encore faut-il assurer la relève. Le petit et le grand séminaire coûtent cher. Et vous seuls pouvez les entretenir et assurer les bourses qui permettent à ces jeunes de vous sacrifier généreusement leur vie. Si la situation faite au clergé paroissial était trop dure, croyez-vous que le recrutement n'en souffrirait pas ? Il est déjà si pauvre en certains diocèses : on pourrait en citer qui ne comptent pas vingt grands séminaristes et qui, pour assurer le service paroissial, doivent faire appel à des diocèses plus favorisés, ou à des prêtres espagnols, hollandais, etc.

— 2° **Les exigences de l'apostolat.** Au prêtre il faut une résidence, à vous autres un lieu de culte, avec son mobilier, avec ses ornements sacrés. Qui les entretiendra, qui assurera aux offices ce minimum de décence et de beauté qui sont pour la prière une aide indispensable ? On pourrait vous citer des diocèses ou les églises tombent en ruine. C'est, selon un terme poignant de Barrès, « la grande pitié des églises de France ». Celles qui furent bombardées durant la guerre du moins, seront reconstruites aux frais de la nation. Mais les autres, victimes lamentables de l'indifférence religieuse de certains villages, où l'on vit comme des bêtes ! Pourtant, si l'on veut sortir ces pauvres paroisses de leur sommeil séculaire, il faut bien que la maison de Dieu se relève. La première prédication, c'est celle du clocher, pointé vers le ciel pour relever les regards collés obstinément à la terre.

Est-ce tout ? Pas encore ! Les méthodes d'apostolat se sont prodigieusement renouvelées. Autrefois, le catéchisme préparatoire à la « première communion » n'exigeait rien d'autre qu'un tout petit livre de quelques sous, que le Curé expliquait en y mettant toute sa foi et tout son cœur. Aujourd'hui, on ne tiendrait pas l'attention des enfants, gâtés par le cinéma, si l'on ne leur projetait pas des films-fixes, voire des scènes animées qui les familiarise avec la vie de Jésus et celle de l'Eglise. Cela entraîne, inévitablement, la nécessité d'un local bien aménagé, bien chauffé, qui n'ait rien à envier à ces belles salles de classe que l'Etat met à la disposition des élèves.

D'autre part, vous savez bien que, en dehors de l'enseignement officiel donné du haut de la chaire, et qui atteint si peu d'âmes, l'apôtre d'aujourd'hui doit chercher à saisir tout le monde, faire la chasse à la brebis éloignée du bercail, et pousser l'éducation des militants. Tout cela, autant de dépenses qui enflent le budget paroissial ou diocésain. Il faut des salles de réunion, il faut tout un arsenal de **journaux** et de **revues.** « Si S. Paul revenait parmi nous, il se ferait journaliste », disait naguère Ketteler. Or, vous ne l'ignorez pas, aujourd'hui peu de journaux font leurs

frais. Ce qui signifie, une fois de plus : « fidèles dévoués, donnez... »

Vous savez le souci qu'a l'Eglise d'élever la jeunesse dans une atmosphère chrétienne. Au nom de ce souci, qui constitue un véritable devoir, elle ouvre donc des écoles. Cela coûte très cher. Malgré les sacrifices des familles et la générosité des bienfaiteurs, nos maîtres si dévoués des enseignements du premier et du second degré ne peuvent recevoir qu'un traitement de misère, surtout dans le primaire. Il y a là une grande misère... Que Dieu la prenne en charge !

II. — *Dangers de l'Eglise*

Voilà un bilan assez sombre et bien propre, s'il se transforme en prière, à émouvoir le cœur de Dieu. Poursuivons notre enquête. A côté des besoins de l'Eglise, signalons **ses dangers spirituels**.

— 1° **La division.** N.-S., après la Cène, tint à livrer à ses apôtres ses dernières volontés. Elles se résument en deux mots : « Aimez-vous ; soyez unis.» Comment s'aimer entre chrétiens, si l'on est divisé sur la croyance ou sur la hiérarchie ? Ce fut la grande préoccupation des chefs, depuis les temps apostoliques, que de maintenir l'union entre les croyants. Vous savez comment elle se réalise. Il n'y a d'Eglise du Christ que celle qui réunit **tout le troupeau** sous la houlette d'un **unique pasteur,** vicaire du Christ, responsable de l'unité dans la foi, parce qu'il est le gardien de la doctrine qui nous vient du Sauveur.

Ceux qui, au cours des siècles, ont rejeté quelque point de doctrine, le successeur de Pierre ne les a plus reconnus comme les disciples de Jésus. C'est ainsi que, durant sa vie déjà longue, l'Eglise a été divisée. Elle a vu s'éloigner d'elle d'abord une partie des chrétiens d'Orient, pour des motifs assez légers, puis une grande partie des chrétientés du nord de l'Europe, si bien qu'aujourd'hui, en Angleterre, en Allemagne, dans les pays scandinaves et même dans les pays qui comme la France, l'Espagne, le Portugal et l'Italie, ont mieux résisté à la contagion de la révolte luthérienne, un grand nombre de chrétiens ne reconnaissent plus l'autorité du Pape, et, par voie de conséquence, n'ont qu'une foi appauvrie.

Sans doute, dans les pays de majorité protestante, l'Eglise catholique a enregistré, depuis cinquante ans de magnifiques reprises. Mais le fait est là : la « robe sans couture du Christ » est déchirée. Et les vœux de toutes les âmes sincères pour le rétablissement de l'unité sont loin encore d'être exaucés. Qui dira la faiblesse à laquelle ces divisions entre chrétiens condamne l'Eglise de Dieu, à une époque où elle est si violemment attaquée et menacée par l'athéisme sous toutes ses formes, chez nous le laïcisme, partout le communisme ?

Ce n'est pas tout ; aujourd'hui, de magnifiques efforts d'évangélisation risquent d'entraîner des malentendus, des compétitions irréductibles sur le terrain politique, économique, social. Aux chrétiens lancés dans l'action sur tous les terrains où l'Eglise doit être présente, de réaliser la concorde et l'unité de vues et de tactique, de leur plein gré et sous la seule contrainte très douce de la charité ! Est-ce un trop beau rêve ? Non, si Dieu se met de la partie. Voilà pourquoi, aux approches de l'anniversaire de la mort de notre Sauveur, offerte pour que ses disciples « **soient un** » il est urgent de jeter toutes nos âmes dans une prière unanime, où nous supplierons Dieu de « nous garder de ce danger mortel de la division ».

— 2° **Le sommeil du chrétien.** Ce n'est pas le moment de dormir. De tous côtés, les âmes aspirent au salut et manifestent une poignante inquiétude religieuse. Voyez le succès des grands films religieux (en citer). C'est, comme le dit S. Paul, le « moment de sortir du sommeil », et de témoigner en faveur du Christ, d'abord par l'**exemple** d'une vie chrétienne qui s'impose à tous comme un signe de l'action divine dans le monde ; ensuite, par l'**action efficace.** Intensifions notre prière pour que Dieu tire de leur sommeil, de leur lâcheté, de leur égoïsme, ceux qui ont l'immense avantage d'avoir gardé la foi, en un temps où elle est si âprement combattue.

— 3° **La persécution.** Dernier danger, le plus angoissant : l'Eglise de France l'a connu, et l'anticléricalisme n'a pas entièrement désarmé... Mais dans les pays totalitaires, l'Eglise est violemment attaquée et c'est là, peut-être, la maladie dont notre grand Pape souffre à en mourir. « La sollicitude de toutes les Eglises » lui étreint le cœur. Que de fois il en a fait la confidence à tous ses fils fidèles !

Le communisme ne pardonne pas à l'Eglise, qui représente la seule force morale assez puissante pour arrêter sa propagande de haine et de négation. Tout ce qu'il y a de prêtres et d'évêques fidèles à Rome, centre de l'unité, il les traque, les emprisonne et les abat sans merci. Sans doute « Dieu ne meurt pas ». L'histoire, une fois de plus, enregistrera les magnifiques sursauts d'une foi qui fait les martyrs. Une fois de plus le sang de ces témoins ensemencera pour de magnifiques moissons les terres asservies par le Communisme. Mais, en attendant le triomphe de l'Eglise qui, depuis vingt siècles a l'habitude d'enterrer ses ennemis, la vitalité chrétienne derrière le rideau de fer est menacée d'étouffement. Comme il faut prier pour tous ces chrétiens nos frères, privés de leurs chefs légitimes, chassés de leurs églises, sevrés de sacrements et dont la foi n'a plus d'autre nourriture et d'autre défense que la prière invincible et hors d'atteintes, qui s'élève dans le secret vers le Père céleste et vers son Fils, glorifié après avoir souffert.

* *

Voilà bien des objectifs pour notre prière. Qu'elle se dilate en des cœurs oublieux de leurs besoins individuels, qu'elle se double de tous les efforts exigés de nous par notre foi, et l'Eglise, après avoir traversé les affres de la Passion, connaîtra des lendemains de victoire et de résurrection.

NOTRE-DAME DE TOUTE L'ANNEE

IV
Annonciation
(25 mars)

« JE VOUS SALUE, MARIE... »

De tous les mystères de la vie de la T. S. Vierge, l'Annonciation est assurément le plus riche de doctrine et d'enseignement moral. Nous sommes-là au point central de sa destinée et son âme y déploie toutes les vertus surnaturelles. On n'a jamais fini de scruter les abîmes de ce mystère : S. Bernard y revenait invariablement.

Pourtant, parmi les aspects qu'il offre à notre méditation, il en est un qui s'impose à nous, en cette Année mariale. C'est la Salutation Angélique. Ce salut de l'ange est, en effet, l'affirmation et la glorification du privilège de l'Immacu-

lée Conception dans le N. T., comme le rappelait Pie XII, après la bulle dogmatique de Pie IX :

« les termes *pleine de grâce* (Luc. I, 2) et *bénie entre les femmes* (I, 42) par lesquels est saluée la T. S. Vierge, insinuent clairement — et la Tradition catholique l'a toujours compris ainsi — que par cette solennelle salutation, salutation singulière et inouïe jusque-là, la Mère de Dieu nous était montrée ornée de toutes les faveurs de l'Esprit divin, bien plus, elle apparaissait comme un trésor presque infini de ces mêmes faveurs, comme un abîme insondable de grâces de sorte que jamais elle n'avait été soumise à la malédiction. »

Voyons donc comment en disant notre **Ave**, en saluant Marie « **pleine de grâces** » et « **bénie entre les femmes** », nous confessons et louons son Immaculée Conception.

I. — *Pleine de grâce*

L'archange Gabriel se présente donc ainsi devant la jeune Vierge de Nazareth : « Je vous salue, pleine de grâce. »

Il ne la complimente pas de sa grâce physique, du charme de toute sa personne, encore qu'elle soit, même sur ce point, la plus belle de toutes les femmes. Il la salue : « **pleine de la grâce divine** », pleinement agréable à Dieu et aimée de lui, entièrement unie à lui.

Ce qui frappe tout de suite dans cet hommage c'est ce qu'il a d'inattendu, d'inouï, de singulier. Déjà, dès le commencement du III[e] siècle, dans une des premières explications de l'Evangile de S. Luc, Origène en faisait la remarque que reprendront après lui S. Ambroise (Expos. Evang. secund. Lucam III) et les autres Docteurs de l'Eglise.

« Puisque l'ange salua Marie en des termes nouveaux, disait Origène, que je n'ai pu trouver dans toute l'Ecriture, il faut en dire quelque chose. Cette expression : je vous salue, pleine de grâce, je ne me rappelle pas en effet l'avoir lue dans aucun endroit des Saints Livres ; par ailleurs, ce n'est point à un homme que sont adressées ces paroles..., c'est une salutation exclusivement réservée à Marie » *(In Lucam.*, Hom. VI).

Or les Pères de l'Eglise et les écrivains ecclésiastiques, même ceux des premiers siècles : un S. Ephrem, un S. Ambroise, un S. Epiphane et plus nettement après le concile d'Ephèse, qui proclama Marie Mère de Dieu, ont toujours entendu cette plénitude, à cause de son caractère inouï, une plénitude sans aucune lacune. « Les Pères et les écrivains ecclésiastiques, déclare Pie IX, dans la Bulle de la définition, considérant attentivement qu'au moment d'annoncer à la Bienheureuse Vierge l'ineffable dignité de Mère de Dieu, l'avaient appelée « **pleine de grâce** », ont enseigné que par cette salutation singulière et solennelle, jusqu'alors inouïe, la Mère de Dieu nous avait été présentée comme le Siège de toutes les grâces divines ». Et cela depuis toujours, depuis le premier instant de sa conception même.

En effet, bien que cette salutation lui soit adressée quand elle est déjà jeune fille, au moment qu'elle va devenir la Mère de Dieu, pourtant, les Pères ne voient pas dans cette plénitude de grâce, seulement la perfection de l'âme de Marie à cet instant solennel, comme préparation immédiate à sa Maternité divine. Pour eux, elle est toute sainte depuis toujours, comme **une exigence préalable** de sa destinée unique de Mère de Dieu. Elle est pleine de grâce aujourd'hui que l'ange la salue, mais elle a été telle dans sa vie antérieure et dès le commencement même de cette vie, et elle le sera toute la suite de son existence, parce que cette plénitude lui a été donnée pour une raison qui garde la même valeur à tous les instants de son existence : dans la pensée divine, elle est « la Mère de Dieu ».

En d'autres termes : vraiment Marie ne mériterait pas ce compliment de pleine de grâces, s'il fallait limiter cette plénitude à un moment donné de sa vie, au moment de sa maternité divine. Si cette plénitude de grâce n'a pas été le fait de toute sa vie, depuis sa conception, ce n'est plus qu'une richesse limitée, restreinte, réduite au moins dans le temps, c.-à-d. ce ne serait plus une plénitude.

Quand on relit les hommages des anciens à la toute sainteté de la Vierge, leur pensée ne peut faire de doute. S. Augustin le déclare : il ne peut être question de péché, quel qu'il soit, quand il s'agit de Marie. La Vierge est pour nos Pères dans la foi, ainsi que le rappelait Pie XII :

« Un lis entre les épines, une terre entièrement intacte, immaculée, toujours bénie, libre de toute contagion du péché » *(Fulgens corona ;* cf. 18-II-54, p. 53, 1[re] col.).

II. — *Bénie entre les femmes*

« Vous êtes bénie entre les femmes... »

Pour comprendre toute l'étendue de cette bénédiction, pour voir qu'elle exclut toute malédiction, pour saisir qu'elle est unique, comme la plénitude de grâce en Marie, il faut la compléter par celle d'Elisabeth, au jour de la Visitation : « Vous êtes bénie entre les femmes, et **le fruit de vos entrailles est béni** » (Luc, II, 42). La bénédiction qui repose sur Marie est rapprochée de celle qui repose sur Jésus. Les deux sont du même ordre, et Marie est bénie à cause de son Jésus.

En effet, il n'y a peut-être rien de plus ancien dans l'enseignement des Pères sur la Ste Vierge que l'antithèse qu'ils ont établie entre Eve et Marie. Ils ont toujours rapproché la scène du paradis terrestre avec celle de la maison de Nazareth. Ils ont vu en Marie l'Eve nouvelle qui nous avait sauvés par son obéissance, comme l'Eve ancienne nous avait perdus par sa désobéissance.

Et après cette désobéissance, Dieu avait dit au serpent : « Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, entre sa postérité et la tienne » (Gen., III, 15).

« La femme de la Genèse et son lignage désignant, à tout le moins principalement, Marie et son divin Fils, l'inimitié annoncée et voulue efficacement par Dieu se présente comme commune à l'un et à l'autre ; elle le sera pour la Mère comme pour le Fils, complète, absolue. C'est là ce qui donne au plan de revanche divin toute sa signification et toute sa portée ; *au groupe des vaincus*, Adam et Eve, *est substitué le groupe des vainqueurs*, qui se compose aussi d'un homme et d'une femme.

La première, Eve, repentante et relevée, a repris, il est vrai, les hostilités contre le serpent; mais dans cette femme d'abord vaincue et n'ayant pas retrouvé l'innocence originelle, la revanche ne peut être que partielle et relative ; il n'y aura de revanche totale et absolue, que le jour où l'Eve primitive, celle qui sortit toute pure des mains du Créateur, *revivra pour ainsi dire dans une autre elle-même et se retrouvera près du nouvel Adam pour la lutte suprême* » (X.-M. Le Bachelet, *Dict. de Théol. cath.*, t. VII, col. 859).

Aussi Jésus et Marie sont unis dans la même bénédiction qui est l'écrasement radical du maudit. Comme son divin Fils, la T. S. Vierge pourrait dire, par privilège de la toute-puissance divine et grâce aux mérites prévus du Sauveur :

« Le démon n'a rien à voir en moi : **et in me non habet quidquam** ». Sans cela cette victoire de la femme dont est né Jésus, ne serait pas complète.

Ici encore, c'est grâce à sa maternité divine, que Marie se trouve favorisée de ce glorieux privilège. Mais il s'y rattache par un autre aspect : celui de sa **corédemption** aux côtés du Sauveur. Il ne se peut pas que celle qui doit triompher de Satan, dans le programme annoncé dès le paradis terrestre, soit un seul instant vaincue par lui.

Regardons l'image traditionnelle de l'Immaculée. Marie écrase sous son pied le serpent. Et ce n'est pas une victoire après une lutte corps à corps au cours de laquelle le serpent eût empoisonné la Vierge de son venin ; c'est la victoire totale, celle du premier affrontement, celle de la Vierge dès son entrée dans la vie.

Le jour de la Visitation, la Sainte Vierge parlera des bénédictions que lui rendront toutes les générations : « **Beatam me dicent, omnes generationes** ». Ces bénédictions ne sont qu'un écho à celle que Dieu fait reposer sur elle, comme la bénédiction de cette terre à « Celui qui vient au nom du Seigneur, **benedictus qui venit in nomine Domini !** »

* *

Le 25 mars 1858, à la troisième demande de Bernadette, N.-D. enfin veut bien dire son nom. « Je suis l'Immaculée Conception »... Le jour où l'on fête sa divine maternité, elle rappelle le glorieux privilège de son origine. Pouvait-elle mieux nous faire entendre que toute sa grandeur lui vient de Dieu ! « **Quid habes quod non accepisti ?** »

Aimons donc à la saluer comme l'ange, de la part de Dieu : « Je vous salue, pleine de grâce...! » Mettons dans nos paroles un accent nouveau : — un acte de foi en ce glorieux et unique privilège ; — une acclamation à cette Bien-Aimée de Dieu qui est la gloire, la joie et l'honneur de notre race ; — une supplication ardente où nous résumons toutes les intentions que le Pape recommande à nos prières, au cours de cette Année mariale afin que Dieu se laisse toucher par l'intercession de Celle « qui a trouvé grâce devant lui ».

Soyez bénie, ô Notre-Dame. Que votre plénitude se répande sur nous ! Que nous soyons, chaque jour davantage, plus conformes à votre Fils Jésus, pour redire à jamais que nous sommes vos enfants !

RETRAITE MARIALE POUR RELIGIEUSES

VI

LE ROSAIRE, ÉCOLE DE PERFECTION

Depuis le XIII^e siècle jusqu'aux apparitions de Fatima, la T. S. Vierge Marie n'a pas manqué de montrer souvent combien la dévotion du Rosaire lui était chère. C'est au moyen du Rosaire (compris comme nous l'avons expliqué) que S. Dominique a lutté contre les hérétiques albigeois. C'est le Rosaire qui a obtenu la victoire de Lépante contre les Turcs en 1571. C'est lui que le Bx Alain de la Roche et S. L.-M. de Montfort ont prêché pour garantir des fidèles contre les innovations présentes ou futures (protestantisme, jansénisme). C'est lui que la Vierge de Lourdes encouragea de son exemple au XIX^e siècle pour triompher du rationalisme et au XX^e pour lutter contre le paganisme renaissant. Voici un fait moins connu, mais qui prouve, lui aussi, la puissance du Rosaire :

En 1475 Charles de Bourgogne, à la tête d'une puissante armée, vint mettre le siège devant la ville de Cologne, qui était sans défense. Les autorités de la villle allèrent consulter le Prieur du couvent des Dominicains, le P. Jacques Sprenger. Celui-ci proposa d'ériger la confrérie du Rosaire. Le 8 septembre on organisa une grande procession ; l'empereur Frédéric III était en tête, suivit du légat pontifical et des plus grands personnages. L'empereur et l'impératrice s'inscrivirent comme membres de la Confrérie, et furent imités par des milliers de personnes. Alors, contre toute prévision, le duc de Bourgogne, dont le succès aurait été foudroyant s'il l'avait voulu, renonça à l'assaut de la ville, et offrit spontanément une paix honorable. Ce changement soudain d'attitude de la part du puissant duc parut tellement miraculeux que les fidèles virent là le résultat de l'intervention de la Sainte Vierge et s'inscrivirent à la Confrérie du Rosaire en nombre incroyable de toutes les parties de l'Allemagne.

Il n'est pas surprenant que le Rosaire ait une telle puissance sur le Cœur de Marie : non seulement il est composé des plus belles prières possible ; non seulement il est une école d'oraison ; mais de plus il est une école de perfection. Ainsi que le dit S. Pie V, cité par Léon XIII : « Cette manière de prier une fois connue, les fidèles éclairés par les méditations et enflammés par les formules qui la constituent, ont commencé à devenir d'autres hommes » (1^er sept. 1883). Et Léon XIII tient à cette idée. Il y revient le 8 sept. 1894 ; parlant des maux universels qui accablent l'humanité, il avance : « Pour obtenir ces secours (du ciel), Nous l'affirmons de nouveau avec énergie, c'est dans le Rosaire que Nous mettons Notre plus ferme espérance ». Et encore, le 5 sept. 1898 :

« ...désirant depuis déjà longtemps placer le salut de la société humaine dans le culte accru de la Sainte Vierge comme dans un refuge absolument sûr. Nous n'avons jamais cessé de propager parmi les fidèles du Christ la coutume du Rosaire de Marie ».

Voici les principales raisons qui expliquent ce pouvoir de perfectionnement moral qui réside dans le Rosaire.

I. — *C'est un fruit normal de l'oraison contemplative*

On s'imagine parfois que l'oraison contemplative, toute centrée sur Dieu et les réalités divines, ne sert à rien pour notre progrès moral ; on croit que le progrès dans la vertu exige nécessairement et même uniquement une attaque directe des vices et des défauts. C'est inexact. Certes, il faut s'examiner, se connaître, savoir lutter méthodiquement contre les mauvaises habitudes et les tendances désordonnées. Mais ce n'est pas du temps perdu, même dans ce domaine moral, que de contempler les vérités divines et d'y enflammer son amour. Il en résulte un progrès dans le détachement du monde et le désir du ciel, et par suite une plus grande facilité à résister aux tentations.

II. — *Le Rosaire nous met sous les yeux un idéal élevé*

Ce qui compte, dans la vie morale, ce n'est pas la quantité et le volume de nos actions matérielles : dans ce cas un soudard, un aventurier sans retenue plairaient plus à Dieu